Le Cinémateur
un regard sur le monde

Fiche n° 1722
LES ESTIVANTS
France
Sortie 30 janvier 2018
1h25
Du 13 au 19 mars 2019
Ad Vitam

http://cinemateur01.com

LES ESTIVANTS

de Valerai Bruni Tedeschi

Une grande et belle propriété sur la Côte d'Azur. Un endroit qui semble hors du temps et protégé du monde. Anna arrive avec sa fille pour quelques jours de vacances. Au milieu de sa famille, de leurs amis, et des employés, Anna doit gérer sa rupture toute fraîche et l'écriture de son prochain film. Derrière les rires, les colères, les secrets, naissent des rapports de domination, des peurs et des désirs. Chacun se bouche les oreilles aux bruits du monde et doit se débrouiller avec le mystère de sa propre existence.
.

La règle du jeu, comme aurait dit Jean Renoir, qui sut peindre comme personne l'aristocratie à l'acide : faire en sorte que le drame soit gai et que la fantaisie soit dramatique. Une règle que s'impose, dans son quatrième film comme réalisatrice, l'actrice Valeria Bruni Tedeschi. Dès l'ouverture, le ton est donné : alors qu'elle s'apprête à aller présenter, avec son producteur (Xavier Beauvois), un projet au CNC, son amant comédien (incarné par l'avantageux Riccardo Scamarcio, qui est la version italienne de son ex, Louis Garrel) lui annonce, dans un café, qu'il la quitte. Elle s'effondre. Ce devrait être triste, et c'est aussi cocasse qu'une scène de rupture chez Woody Allen. Car, ici, Valeria Bruni Tedeschi n'est pas avare de grands modèles : elle emprunte son titre à Gorki, son atmosphère à Tchekhov et ses extravagances à Fellini. Autant de références, parfois amusées, parfois trop appuyées, qui lui permettent de transformer en fantasmagorie une histoire finalement très personnelle et de donner à l'autofiction les atours de la fable. Dans la très belle maison de la Côte d'Azur, qui ressemble à s'y méprendre à la villa familiale du cap Nègre, Valeria, prénommée ici Anna, rassemble en effet ses regrets, ses colères, ses soucis et tous ses proches, morts ou vivants. Il y a, obsédant et récurrent, le fantôme de son frère, – Virginio Bruni Tedeschi, décédé du sida en 2006. Il y a sa propre mère, Marisa Borini, qui gouverne cette villégiature à la manière d'une reine pirandellienne. Il y a son beau-frère, Jean (Pierre Arditi), petit patron sarkozyste, qui licencie à tour de bras. Il y a même la petite Oumy, qu'elle a adoptée avec Louis Garrel. Et il y a Noémie Lvovsky, coscénariste à la fois du film qu'essaie d'écrire Anna et de celui que nous voyons, dont la soudaine apparition ajoute à la mise en abyme des "Estivants".

Dans cet étonnant théâtre intime, porté à ciel ouvert par des acteurs de la Comédie-Française (Laurent Stocker, Bruno Raffaelli), bousculé par la révolte des domestiques (Yolande Moreau en tête) et menacé par une horde de sangliers, Valeria Bruni Tedeschi, qui ne manque pas de culot, met en scène sa propre vie pour mieux la réinventer, la parodier, voire la subvertir. En prenant toujours bien garde de dissimuler l'émotion sous la satire, le drame sous la comédie, la panique sous le burlesque, les névroses sous des airs d'opéra, le soleil sous la brume et la mélancolie derrière des plans fixes d'une beauté languide. Ce film qu'Anna peine tant à écrire, Valeria l'a donc réalisé. Avec un certain sourire. **Le Nouvel Obs**

… **A**utant que la chronique d'un été calamiteux dans un cadre paradisiaque, Valeria Bruni Tedeschi met en scène le processus de distillation par lequel la vie se fait fiction. Et comme dans un alambic complexe dont les serpentins s'entrecroisent, on assiste à une double condensation : dans la fiction, le scénario d'un film qui ressemble à Un château en Italie naît dans la douleur ; sur l'écran bien réel auquel vous faites face, se forme une œuvre nouvelle – Les Estivants.

Cette chambre d'écho étourdissante se laisse oublier la plupart du temps. Les Estivants relève avant tout de la comédie cruelle et mélancolique. Seules quelques pauses laissent le temps de se pencher sur les abîmes qu'explore Valeria Bruni Tedeschi. Et, contrairement à l'un de ses modèles, Woody Allen, elle n'est pas du genre à citer Kierkegaard ou Bergman. Elle préfère parfaire le portrait de cette famille privilégiée et dysfonctionnelle qui lui sert de matériau depuis Il est plus facile pour un chameau… (2003). Certains interprètes ont changé : la sœur, la rivale, jadis incarnée par Chiara Mastroianni, a cette fois les traits de Valeria Golino et se prénomme Elena. Jean, l'époux de cette dernière, est chef d'entreprise, et Pierre Arditi lui donne une arrogance à peine désabusée tout à fait insupportable. Seule la mère reste immuable : Marisa Borini conserve le rôle qu'elle a toujours tenu dans les films de sa fille.

Dans cette grande maison, qui impressionne mais tombe en ruine, se sont accumulées autour du noyau familial des strates d'amis, de collaborateurs, de domestiques. Anna a, par exemple, fait venir Nathalie (Noémie Lvovsky, coscénariste du film, avec Agnès de Sacy) pour travailler sur le projet qu'elle a présenté à l'avance sur recettes. A la cuisine, dans les communs, la tribu qui fait tourner la baraque est, elle aussi, déchirée de conflits et de rancœurs. Les pulsions de la gouvernante, qui se rêve presque en bonne de Jean Genet (Yolande Moreau), du cuisinier, qui désire au-dessus de sa condition (François Négret), sont les mêmes que celles qui agitent les estivants, mais leur expression et leur satisfaction se heurtent à des barrières autrement solides que celles que le jardinier tente de dresser contre des sangliers.

L'acuité du regard porté sur ce microcosme et l'harmonie de la direction d'acteurs empêchent que l'on s'aperçoive tout de suite d'un phénomène étonnant : Anna, personnage central du début du film, gauche, vulnérable, disparaît peu à peu. Sa douleur d'être délaissée, sa difficulté à écrire, s'effacent pour faire place à la comédie qui s'écrit sous ses yeux. L'auteure évaporée (enfin presque), cette tribu dérisoire, exaspérante, a tout le loisir de justifier son existence, comme avant elle les propriétaires fonciers russes ou les gangsters américains : un éclat de miroir dans lequel se reflète notre espèce.

Le Monde

Son compagnon venant de la quitter, Anna se trouve fragilisée. Pas les meilleures dispositions pour écrire son nouveau film, ni pour passer des vacances dans la villa de sa richissime famille, entre souvenirs, fantômes et vieux différends. Et si du chaos naissait pourtant un nouvel ordre ? Sur le papier, ce film cumule les handicaps : quel intérêt pourrait-on éprouver à suivre, après *Il est plus facile pour un chameau et Un château en Italie*, une énième variation sur les désarrois intimes et les relations compliquées de la cinéaste avec sa fameuse soeur et le non moins célèbre époux de celle-ci, de surcroît dans leur lieu de villégiature ? Ne nous permettrait-elle pas là de satisfaire un trivial goût pour l'indiscrétion, comme si l'on feuilletait une version respectable (et autorisée) d'un magazine people ? Et cependant, on est vite gagné par cet effet de dédoublement et de distance qu'elle s'impose. Par l'emboitement des mises en abyme et des échos rebondissant de film en film, également, d'une grande complexité théorique : les trois œuvres, indépendantes, forment un ensemble discontinu ; une chronique pirandello-proustienne où les personnages sont bien définis – l'héroïne, la mère, la sœur, le frère malade ou mort –, mais jamais identiques. Ils peuvent ainsi déployer davantage de facettes en demeurant des archétypes, à qui chaque nouvel interprète donne une nuance nouvelle. Si elle récuse le terme d'autofiction, c'est bien une extrapolation de son vécu, une extension rêvée de sa vie, s'arrêtant aux frontières du pudique. Et qui voit surtout au-delà de son nombril : *Les Estivants* prenant sa source dans Gorki n'oublie pas de traiter du doublet social maîtres/serviteurs, des oppositions "naturelles" entre les classes, jusqu'aux rapports ambigus interzones. Il s'agit donc autant d'une confession réflexive qu'un essai politique. Et c'est ainsi que Valeria Bruni Tedeschi est grande.

Le Petit Bulletin Lyon

Questions à et réponses de la réalisatrice

S'agit-il d'autofiction ?

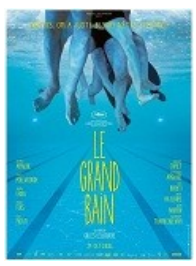
Le terme ne convient pas. On m'a parlé "d'autobiographie imaginaire" et j'ai trouvé ça intéressant. Ce sont deux mots qui ne vont tellement pas ensemble que leur collision réveille, on ne comprend plus rien. Et j'aime ça. Quand je dirige les acteurs, je les mets dans cette situation : « tu vas vite et lentement». Tout d'un coup, ça fait une collision mentale qui réveille…

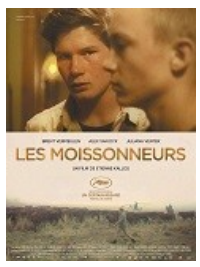
Lors d'une scène de repas, vous évoquez un traumatisme d'enfance de votre personnage : des attouchements que la mère n'a jamais considéré comme un viol. Cela prend une résonance particulière avec le mouvement #MeToo…

On est tous plein de blessures et de chagrins… Je n'ai pas été influencée par #MeToo ; c'est tous les étés qu'on en parle, c'est l'un des sujets du 1er août… De très bonne foi, la mère dit que ce n'est pas vraiment un viol, mais seulement un doigt. Vraiment, elle pense que ce n'est pas si grave… Ce n'était pas de l'indifférence de la part des parents, mais de l'ignorance. Ils ne se rendaient pas compte du désastre que provoque un attouchement chez un enfant.

Je ferais une différence entre #MeToo et la pédophilie. Si on me parle de n'importe quel épisode pédophile, je perds immédiatement la tête. #MeToo, c'est autre chose. C'est intéressant, ça a libéré la parole de femmes qui ne font pas du cinéma, dans plein d'autres métiers dans le monde entier. Ça a été historiquement un mouvement très important, mais personnellement – peut-être parce que quand j'étais jeune je n'ai travaillé qu'avec des homosexuels – je ne me sens pas totalement désespérée quand je pense à une actrice qui monte dans une suite au Ritz. Je me dis si elle veut, elle peut aussi ne pas monter. Je me sens incorrecte quand je dis ça.

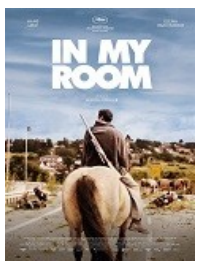
Cette même semaine

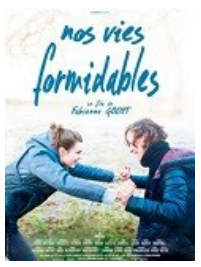


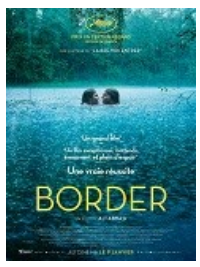


Ciné ma différence
Samedi 16 mars à 14h30

La semaine prochaine







Partenariat